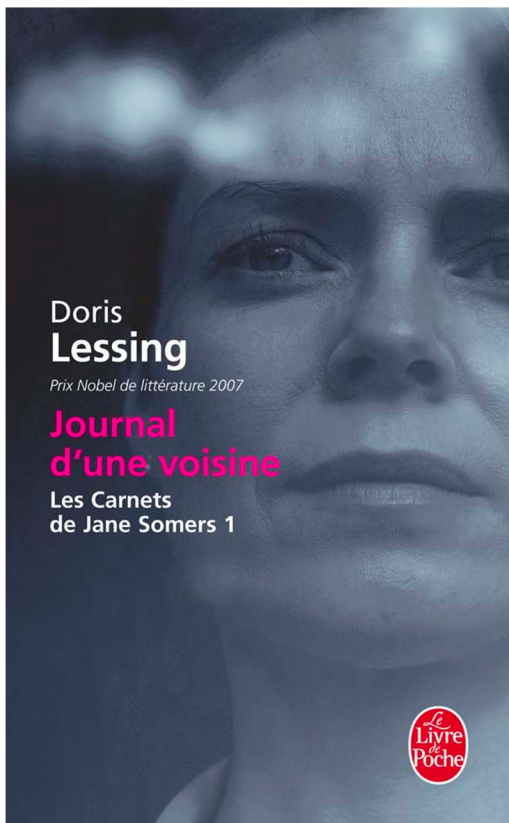


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Journal d'une voisine
Les Carnets de Jane Somers (tome 1)

Doris Lessing



Le Livre de Poche remercie les éditions Albin Michel qui ont autorisé la publication de cet extrait.

DORIS LESSING

*Les Carnets
de Jane Somers*



Journal d'une voisine

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MARIANNE FABRE

ALBIN MICHEL

Je vais d'abord résumer quatre années de ma vie. En ce temps-là, je ne tenais pas de journal. Je le regrette à présent. Mais je sais que je vois aujourd'hui les choses d'un autre œil qu'à l'époque où je les vivais.

Ma vie s'est transformée quand Freddie a commencé à mourir. Jusque-là, je me considérais comme quelqu'un de bien. De même que presque tous les gens que je connaissais. Surtout ceux avec qui je travaillais. Je ne me posais pas de questions sur ma vraie nature ; je ne m'occupais que du jugement des autres.

Lorsque Freddie est tombé gravement malade, ma première pensée a été : comme c'est injuste. Injuste pour moi, voilà ce que je me disais au fond de moi-même. Je me doutais qu'il allait mourir, mais je faisais comme s'il n'en était rien. C'était peu charitable. Il a dû se sentir très seul. J'étais fière de moi parce que, durant toute cette période, je continuais à travailler, à « faire rentrer l'argent ». Il le fallait bien puisqu'il ne travaillait pas. Mais cela me convenait parce que j'avais ainsi un prétexte pour ne pas rester avec lui dans cette abomination. Nous n'avions pas l'habitude de parler de ce qui compte vraiment, je le sais à présent. Nous ne formions pas un vrai couple. Nous vivions le genre de mariage que vivent actuellement la plupart des gens, chacun essayant d'en retirer le maximum d'avantages.

A mon sens, Freddie avait toujours un point d'avance sur moi.

Le mot cancer n'a été prononcé qu'une seule fois. Les médecins m'en ont parlé et je comprends aujourd'hui seulement que devant ma réaction, ils n'ont pas poursuivi la conversation pour savoir s'il fallait lui dire la vérité ou non. J'ignore si on la lui a dite ou s'il la connaissait. Je crois qu'il savait. Lorsqu'il a été hospitalisé, je suis allée le voir tous les jours, mais je me contentais de m'asseoir à son chevet, un sourire aux lèvres. Comment te sens-tu ? Il avait une mine épouvantable. Jaune. Les os perçant sous la peau. On aurait dit un poulet bouilli. Il me protégeait. Je le sais aujourd'hui. Parce que je n'étais pas capable de supporter la vérité. La femme-enfant.

Lorsqu'il a fini par mourir et que tout a été terminé, j'ai compris à quel point je m'étais mal conduite avec lui. Sa sœur venait de temps en temps. Je suppose qu'ils se parlaient à cœur ouvert. Elle avait à mon égard le même comportement que lui. Une gentillesse condescendante : pauvre Janna, il ne faut pas lui en demander trop.

Depuis sa mort, je ne l'ai pas revue, ni elle ni personne de sa famille. Bon débarras, se disent-ils quand ils pensent à moi. J'aurais pourtant bien aimé parler de Freddie avec sa sœur, car je ne savais pas vraiment grand-chose sur lui. Mais il est un peu tard. Lorsqu'il est mort, il m'a terriblement manqué et j'aurais voulu mieux connaître les périodes de son existence dont il ne parlait presque jamais. Par exemple, sa vie de soldat pendant la guerre ; il disait qu'il avait détesté ces années-là. Cinq ans. De dix-neuf à vingt-quatre ans. Des années qui pour moi avaient été fantastiques. J'avais dix-neuf ans en 1949. Je commençais à oublier la guerre et à m'occuper de ma carrière.

Pourtant, nous étions proches l'un de l'autre. Nous faisions bien l'amour ensemble. Sur ce plan-là, au moins, à défaut d'un autre, nous nous accordions parfaitement. Et pourtant, nous ne réussissions pas à nous parler. Plus exactement : nous n'essayions même pas. Ou mieux, il ne pouvait pas me parler parce que, lorsqu'il essayait, je prenais la fuite. Il me semble que c'était vraiment un être sérieux et profond. Et maintenant, je donnerais n'importe quoi pour trouver un homme comme lui.

Après sa mort, j'avais une envie féroce de faire l'amour parce que, depuis dix ans, j'avais été comblée. De sorte que je me suis mise à coucher à droite et à gauche, je préfère ne pas me rappeler avec combien de partenaires ni avec qui. Une fois, au bureau, à l'occasion d'un pot, en regardant autour de moi, je me suis aperçue que j'avais couché avec la moitié des hommes présents. Cela m'a causé un certain choc. J'avais toujours eu horreur de cela : après un bon repas, si je me retrouve un peu éméchée, j'ai envie de faire l'amour. Ce n'était pas de leur faute.

Cette période-là a pris fin quand ma sœur Georgie est venue me trouver pour me dire que c'était mon tour de m'occuper de maman. Une fois de plus, je me suis sentie brimée. A présent, je pense qu'elle aurait très bien pu me parler plus tôt ! Elle avait un mari, quatre enfants, une petite maison... et maman était chez elle depuis la mort de papa, c'est-à-dire depuis huit ans. Je n'avais pas d'enfants, et comme Freddie et moi travaillions l'un et l'autre, nous n'avions pas de problèmes d'argent. Et pourtant, jamais personne n'avait envisagé que maman puisse venir habiter chez nous. En tout cas, je ne m'en souviens pas. En fait, je n'étais pas le genre de femme à m'occuper d'une mère veuve. Maman disait volontiers qu'avec ce que je dépensais pour

m'habiller et me maquiller, il y aurait eu de quoi nourrir une famille entière. C'était vrai. Inutile de prétendre que je le regrette. Parfois, il me semble aujourd'hui que c'est ce que j'ai vécu de meilleur : me rendre au bureau tous les matins, consciente de l'effet que je produisais. Elles étaient toutes là à m'épier pour voir ce que je portais et comment je le portais. J'attendais impatiemment le moment d'ouvrir la porte et de traverser la salle du pool des dactylos, accompagnée par le sourire envieux des filles. Après, je passais dans les bureaux de la direction, devant les secrétaires qui m'admiraient et auraient voulu avoir autant de goût que moi. C'est vrai que j'ai au moins cette qualité, à défaut d'autres. A cette époque, j'achetais trois, quatre robes par semaine. Je les mettais une fois ou deux, puis elles allaient au rebut : ma sœur les emportait pour ses bonnes œuvres. Ainsi il n'y avait pas de gaspillage. C'était, bien sûr, avant que Joyce ne me prenne en main et ne m'apprenne vraiment à m'habiller, à avoir un style, et à ne pas me contenter de suivre la mode.

C'est lorsque maman est venue habiter chez moi que j'ai su que j'étais veuve.

D'abord, cela ne s'est pas trop mal passé. Elle n'allait pas très bien, mais elle se trouvait des distractions. Quand un homme me plaisait, je ne pouvais pas l'amener à la maison, mais au fond de moi-même, je n'en étais pas fâchée. Impossible de vous faire entrer, voyez-vous, j'ai ma vieille mère chez moi. Pauvre Janna !

Un an après son arrivée, elle est tombée malade. Je me suis dit : Cette fois-ci, ça ne va pas se passer comme avant. Je suis allée à l'hôpital avec elle. On l'a informée que c'était un cancer. On lui a longuement parlé de la façon dont les choses allaient se passer. Ils étaient

gentils et pleins de bon sens. Les médecins n'avaient pas pu m'expliquer ce qui arrivait à mon mari, mais ils pouvaient dire clairement à ma mère ce dont elle souffrait. Parce qu'elle était ainsi faite. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu envie de lui ressembler. Avant, j'avais honte d'elle, de ses vêtements, de sa coiffure. Lorsque je sortais avec elle, je me disais que personne ne devait me prendre pour sa fille. Il y avait là deux mondes : l'un lourd, respectable, banlieusard et l'autre, le mien. Assise à côté d'elle tandis qu'elle parlait avec les médecins de sa mort prochaine, si digne, si aimable, je me sentais minable. Mais surtout, j'avais une peur bleue parce que mon oncle Jim était mort d'un cancer ; et voilà qu'elle aussi... des deux côtés, donc. Je me disais : sera-ce mon tour la prochaine fois ? J'avais surtout le sentiment d'une injustice.

Pendant que ma mère mourait, je faisais de mon mieux, contrairement à ce qui s'était passé du temps de Freddie ; car alors, je n'avais rien voulu savoir. Mais je ne réussissais pas, voilà tout. Sans arrêt j'étais prise de nausée et de panique. Elle se désagrégeait si vite. C'est bien cela, elle se désagrégeait. Je déteste la détresse physique, je ne la supporte pas. J'allais trouver maman avant de partir à mon travail. Elle s'activait dans la cuisine, en robe de chambre. Son visage était jaune, lui-sant de maladie. Les os transparaissaient sous la peau. Au moins je ne lui disais pas : Tu te sens un peu mieux, n'est-ce pas, c'est bien. Je disais : Veux-tu que je passe à la pharmacie ? – parce qu'il lui fallait toujours tant de comprimés et de médicaments. Et elle me répondait : Oui, va m'acheter ceci ou cela. Mais je ne réussissais pas à l'embrasser. A vrai dire, nous ne sommes pas très démonstratifs dans la famille ! Je ne me rappelle pas avoir jamais vraiment serré ma sœur dans mes bras. Un

petit baiser sur la joue, un point c'est tout. J'avais envie de tenir ma mère et peut-être de la bercer un peu. Vers la fin, lorsqu'elle faisait preuve de tant de courage et qu'elle souffrait tant, j'ai pensé qu'il faudrait que je la prenne dans mes bras, tout simplement. Je ne pouvais pas vraiment la toucher. Je n'y aurais mis aucune gentillesse. Cette odeur... En outre, on a beau dire que ce n'est pas contagieux, qu'en sait-on ? Peu de chose. Elle me dévisageait sans détours. Et moi, je pouvais à peine la regarder en face. Pourtant, par son regard, elle ne réclamait rien. Mais j'avais honte de ce que je ressentais, j'étais paniquée devant mes propres sentiments. Non, je n'étais pas odieuse comme je l'avais été avec Freddie. Mais elle devait avoir l'impression que cela ne représentait pas grand-chose. Je veux dire que moi, je ne représentais pas grand-chose. Je passais avec elle quelques minutes le matin avant de filer au bureau. Le soir, je revenais assez tard, après dîner, avec une collègue, Joyce en général, et à cette heure-là, maman était au lit. Elle ne dormait pas, à mon grand regret ! J'entrais m'asseoir à côté d'elle. Souvent elle avait mal. Je lui préparais ses médicaments. Je voyais bien que cela lui faisait plaisir, la soutenait un peu. Nous causions. Et puis ma sœur Georgie prit l'habitude de venir en ville deux ou trois après-midi par semaine pour les passer avec elle. Moi, je ne pouvais pas, je travaillais. Tandis que ses enfants à elle étaient à l'école. Quand je rentrais et que je les trouvais ensemble, j'étais malade de jalousie devant cette chaude complicité entre la mère et la fille.

Et puis, lorsque maman a été hospitalisée, nous sommes allées la voir à tour de rôle, Georgie et moi. Pour cela, il fallait que Georgie fasse le trajet d'Oxford. Je ne vois pas comment j'aurais pu, pour ma part, m'y

rendre plus souvent. Un jour sur deux, je passais donc deux ou trois heures à l'hôpital. Cela m'était absolument insupportable. Je ne trouvais rien à dire. Mais Georgie et maman, elles, parlaient sans arrêt. Et de quoi, grands dieux ! Je les écoutais sans pouvoir en croire mes oreilles. Elles parlaient des voisines de Georgie, de leurs enfants, de leurs maris, des amis de leurs amis. Elles étaient intarissables. C'était intéressant de voir combien tout cela les passionnait.

Lorsque maman est morte, bien sûr, j'ai été soulagée. Georgie aussi. Mais je savais que ce n'était pas la même chose dans la bouche de Georgie que dans la mienne. Elle avait, elle, le droit de le dire. Parce que c'était elle. Georgie a passé au chevet de maman vingt-quatre heures sur vingt-quatre au cours du mois qui a précédé sa disparition. J'avais réussi à surmonter un peu ma répugnance devant l'aspect physique de la maladie. Maman était devenue quasiment un squelette recouvert de peau jaune. Mais ses yeux n'avaient pas changé. Elle souffrait, sans chercher à le dissimuler. Elle tenait la main de Georgie.

La vérité, c'est que la main de Georgie était faite pour cela. Et puis, je me suis retrouvée seule dans l'appartement. Une fois ou deux, je me suis laissé accompagner chez moi par un ami. Cela ne m'apportait pas grand-chose. Je ne leur en veux pas, pourquoi leur en voudrais-je ? Je commençais déjà à comprendre que j'avais changé. Cela ne m'intéressait plus, est-ce croyable ! Pourtant j'avais besoin de faire l'amour. Par moments, j'avais même l'impression de devenir folle. Mais le côté morne et répétitif de la chose...

Et Freddie était partout présent dans cet appartement. Je me voyais transformée en monument à la gloire de Freddie, obligée de conserver son souvenir. A quoi

bon ? Je décidai de vendre ce logement et de m'acheter quelque chose qui fût vraiment à moi. J'y réfléchis longuement, pendant des mois. J'avais déjà compris que ma manière de penser s'était modifiée. Quand je travaille pour la revue, je ne pense pas de cette façon, je prends des décisions rapides, comme si j'étais penchée au sommet d'un jet d'eau. Je suis assez douée pour cela. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on m'a proposé ce poste. Bizarrement, je ne m'y attendais pas. D'autres que moi savaient que l'on m'offrirait de devenir rédactrice en chef adjointe, pas moi. Et cela, en partie parce que j'étais tellement absorbée par mon image, ma façon de me projeter. La première image de moi, c'était une Janna gaie, drôle, avec ses vêtements marrants, astucieuse et débrouillarde. Après cela (sous l'influence de Joyce), parfaite, responsable et élégante, la plus ancienne ici, flanquée d'un mari chic et dans le vent. Encore que Freddie ne se serait sûrement pas reconnu dans cette description. Et puis, d'un coup d'un seul, j'étais devenue une femme d'âge mûr, toujours élégante et d'une beauté distinguée. C'était dur ; c'est resté dur.

Une veuve d'âge mûr, d'une beauté distinguée, pourvue d'une excellente situation dans les milieux de la presse féminine.

Pendant ce temps, je réfléchissais à mon mode de vie. Dans l'appartement qui avait été le nôtre, à Freddie et à moi, je me sentais ballottée comme une plume. Quand j'y retournais après le bureau, j'espérais y trouver un certain ancrage, une amarre ; mais non. Je me rendais compte de mon absence d'indépendance et de ma frivolité. C'était pénible à constater. Financièrement bien sûr, je ne dépendais de personne. Mais sur le plan humain, je me jugeais infantile tant à l'égard de ma mère que de mon mari.